

Thibaud Mullier

Corps & Âme



1

Lorsqu'il ouvrit les yeux, près de soixante douze heures après avoir été admis en salle de réveil, l'alarme du scope sonnait depuis quelques secondes déjà. Fatigué, la tête lourde, il ne réalisait pas encore où il se trouvait lorsque le réanimateur entra.

– Vous voilà réveillée, observa ce dernier en éteignant l'alarme. Alors bienvenue parmi nous mademoiselle. Vous l'avez évidemment remarqué, de façon à protéger vos voies respiratoires, nous avons du vous intuber à la suite de l'accident qui vous a rendu inconsciente. Voilà qui explique pourquoi vous ne pouvez pas parler pour l'instant, et pourquoi vous ressentez une légère oppression. Mais rassurez-vous, tout cela n'est que provisoire. Dès que je vous aurai enlevé la sonde, cette gêne disparaîtra et vous pourrez bien sûr vous exprimer de nouveau. Avant cela toutefois, je dois vérifier votre ventilation.

Emmitoufflé dans ses draps, les yeux mi-clos, le patient essayait de comprendre la teneur des propos

qui venaient de lui être tenus. Il avait beau réfléchir, il ne se souvenait absolument pas de l'accident dont lui parlait le médecin. Pire, en son for intérieur, il avait l'impression d'être un homme. Alors pourquoi donc l'anesthésiste l'appelait-il mademoiselle ? Si seulement il pouvait parler, peut être trouverait-il une réponse à ses questions.

Le réanimateur l'interrompt dans ses pensées :

– Bon, fréquence respiratoire, seize par minute, air inspiré, huit millilitre par kilogramme.

Puis après avoir jeté un coup d'œil au moniteur, il poursuivit :

– Quant à vos constantes, soixante huit pulsations par minute, douze sept de tension, et une saturation en oxygène au dessus de quatre-vingt-quinze pour cent. Voilà qui me paraît tout à fait satisfaisant. Le temps de passer voir où en sont mes autres patients et je reviens vous extuber. D'accord ?

Il acquiesça d'un signe de tête, et le médecin, visiblement satisfait de la réponse, quitta la salle.

2

Plus de trois heures s'étaient écoulées depuis le début du tournoi et Antoine n'avait toujours pas eu de mains intéressantes à jouer. Si cela continuait comme ça, il allait devoir envoyer son tapis d'ici peu, son « stack » ayant fondu comme neige au soleil avec l'augmentation progressive des « blindes ». Lorsqu'il toucha une paire de dames « pré-flop » au niveau suivant, il garda son sang froid pour adopter exactement la même posture que sur les coups précédents. Il s'agissait là d'un moment crucial qui pouvait le relancer, et il ne comptait pas manquer cette occasion. Cependant, lorsque vint son tour de parler, tous les joueurs placés avant lui sur la table s'étaient déjà couchés. Pour emporter les mises, il fit un « bet » de trois fois le montant de la « big blinde ». Le joueur à sa gauche jetant immédiatement ses cartes sur le tapis, seule la personne placée « au bouton » pouvait encore miser. Après avoir manipulé ses jetons à plusieurs reprises et observé quelques instants

Antoine pour savoir s'il essayait de « voler les blindes », elle se prononça enfin :

– Ok, je « call » !

Le coup allait se jouer à deux et vu son jeu, Antoine avait de grandes probabilités de le remporter. Le croupier distribua les cartes et le « flop » révéla un deux de carreau, un sept de trèfle et un valet de pique. Antoine ne pouvait espérer beaucoup mieux : que des cartes de couleurs différentes, toutes en dessous de la dame et un risque de quinte limité. A ce stade, si son adversaire ne possédait pas une paire de deux, de sept, de valets, de rois ou d'as « pré-flop », Antoine disposait forcément d'un jeu meilleur que le sien. Tout résidait maintenant dans sa capacité à lui faire croire qu'il n'avait rien trouvé avec ce tirage. Il fit mine de réfléchir pendant de longues secondes et tapa deux coups secs sur la table. Antoine ayant « checké », ce fut à son adversaire de parler. Celui-ci renouvela sa mise en scène en maintenant son regard sur Antoine beaucoup plus longtemps que la première fois. Il espérait ainsi trouver un indice lui permettant de savoir s'il bluffait. Fidèle à sa tactique consistant à fixer un point sur la table sans bouger, Antoine ne montra aucun signe de fébrilité. Et il obtint ce qu'il voulait puisque son rival plaça un « bet » de la moitié du pot. Ne souhaitant pas encore se découvrir, Antoine dévisagea son adversaire puis se contenta de « caller ». Le « dealer » retourna le « turn » et un quatre de pique apparut. Son adversaire disposant vraisemblablement d'une paire de valets hauteur as,

Antoine ne voulait pas prendre le risque de voir la « river » révéler un troisième pique et permettre à son adversaire de toucher une couleur en « tirage backdoor ». Les mises engagées étant déjà conséquentes et les probabilités à priori en sa faveur, il décida de tenter le tout pour le tout. Il poussa donc ses derniers jetons :

– « All-in »

Cette fois-ci, il ne patienta pas très longtemps car son adversaire lui demanda combien il devait mettre s'il voulait suivre. Le décompte fait, la somme ne représentait pas plus de trente pour cent de son « stack ». Après avoir pesé le pour et le contre, il décida de « caller ». Les deux joueurs retournèrent leurs cartes, et Antoine parut soulagé. Comme prévu, son rival ne disposait que d'un as et d'un valet dans son jeu. Mais il restait une carte à distribuer, la « river ». Retenant leur souffle, les deux joueurs portèrent toute leur attention sur la main du croupier. Et celui-ci tira un valet de cœur. Antoine était battu. Il venait de prendre ce que tous les amoureux du « poker texas hold'em » redoutent le plus : un « bad beat ».

Il se leva et quitta la table dignement, sans rien montrer de la haine qui venait de l'envahir. Pourtant, une fois de plus, il avait l'impression d'être maudit. Pas parce qu'il avait perdu les mille euros de « buy-in » et que sa dernière chance de se refaire s'était envolée. Après tout les probabilités de terminer dans le « prize money » d'un tournoi étaient faibles – de l'ordre de onze pour cent – et dans la merde, il y était déjà jusqu'au cou.

Non, plutôt parce que la manière dont son élimination s'était produite était symptomatique de la façon dont se déroulait son existence. Depuis tout petit, il avait l'impression de lutter pour tout, contre tout, et plus que tout le monde. Or, chaque fois qu'il s'approchait d'un objectif qui le tenait à cœur, il échouait, les portes de la gratitude et de la fierté se refermant sous son nez. Comme s'il était un incapable. Comme si ce destin qui se refusait à lui sourire s'écrivait sans jamais le consulter. La vie avait décidé de s'acharner, elle lui en voulait. Et lui, à force de prendre des coups qu'il ne croyait pas mériter, de la vie, de plus en plus souvent, il n'en voulait plus. Alors oui, il avait un bon salaire, largement de quoi bien vivre. Mais son boulot l'emmerdait à mourir, il avait l'impression de perdre son temps et de gâcher sa vie. Quant à ses relations affectives, elles se limitaient à des rencontres éphémères qui ne lui apportaient aucunement la tendresse et la reconnaissance dont il avait besoin pour se persuader que le bonheur avait un visage. Petit à petit, par peur, par manque de force et de courage, il avait préféré voir l'ombre à la lumière et avait succombé aux sirènes de l'alcool et du jeu. Au point d'en devenir accroc.

3

Lorsque la porte se referma derrière l'anesthésiste, il fut prit d'une soudaine envie de bailler. Et alors qu'il s'étirait de tout son long, il faillit avoir une attaque.

– Ces mains, ces bras, mais ce sont ceux d'une femme !

Pris de panique, il n'eut pas le réflexe de rapprocher le pied à sérum. Les perfusions tirèrent sur le cathéter, et lui déchirèrent le bras. La douleur passée, il releva de quelques centimètres la couverture marron située au dessus du drap blanc, et souleva tout doucement le col de la chemisette dont on l'avait affublé. Ce qu'il aperçut alors manqua de l'achever pour de bon. Sous son thorax, deux jolies courbes se terminaient par deux petits tétons.

– Mais comment était-ce possible ? Après des bras et des mains de femme, voilà qu'il avait des seins ? Et si tout bonnement...

Il n'alla pas jusqu'au bout de sa pensée. Le cœur battant à la chamade, sa main gauche, libre de tout

mouvement, remonta le long de sa cuisse puis se faufila lentement sous sa chemisette. Effrayé par ce qu'elle y trouva, il poussa un cri mais la sonde empêchant ses cordes vocales de vibrer, aucun son ne sortit de sa bouche. Son rythme cardiaque s'étant fortement accéléré pendant cet épisode, l'alarme du scope se remit à sonner, et le réanimateur refit son apparition dans la salle.

– Qu'est-ce qui se passe ? dit-il en se dirigeant vers le moniteur.

Déconcerté, le patient préféra masquer son inquiétude. Il attrapa intuitivement une des trois électrodes placées sur son torse, et la montra au médecin.

– Ok, j'ai compris, rassurez-vous, vous n'y êtes pour rien. Elles se détachent souvent. Je termine mes visites et je reviens vous voir très vite.

Une fois l'anesthésiste sorti, il prit de grandes inspirations pour retrouver de la sérénité. Puis il essaya d'analyser la situation. A la suite d'un accident dont il n'avait pas le moindre souvenir, il avait été admis inconscient dans un hôpital, et mis sous respiration artificielle. Depuis, il ressentait une étrange dichotomie entre son corps et sa raison.

Voilà qui tenait de la science fiction.

Il ne pouvait y avoir que deux solutions : soit il était devenu complètement fou à la suite de l'événement qui l'avait conduit jusqu'ici, soit il était en plein cauchemar. Il exclut d'emblée la seconde

possibilité. Dans les rêves, d'une part, on ne pense pas logiquement, d'autre part, on ne pense pas à penser logiquement. Or, c'est précisément ce qu'il était en train de faire. Quant à la première option, en y réfléchissant, il se trouvait bien trop rationnel pour avoir perdu tout sens commun.

Dans une impasse, voilà où il se trouvait.

Après avoir tourné la tête vers la fenêtre pour faire le vide, il se concentra au maximum pour retrouver ce qui avait bien pu se passer. Mais quelques instants plus tard, il dut se résoudre à l'impensable. Rien. Il ne se souvenait de rien. C'était le trou noir, comme si son disque dur avait été complètement effacé.

– Allez, fais un effort...

Le désespoir le gagna définitivement. Il venait d'en prendre conscience, son prénom aussi lui échappait.

4

Enfant unique d'un mariage mort-né entre une mannequin suédoise et un businessman français, Max Daunet était ce qu'on appelle un fils à papa. Après une scolarité agitée ponctuée par un baccalauréat obtenu – lui-même ne saurait dire par quel miracle – au rattrapage après une deuxième tentative, il avait atterri sur les bancs d'une fac de droit. Mais comme nombre d'étudiants n'ayant pas encore trouvé leur voie, il y était allé sans trop savoir pourquoi, et à défaut d'y chercher un quelconque intérêt, il avait passé les deux années suivantes à fumer des joints. Pour l'éloigner de ses mauvaises fréquentations et, l'espérait-il, le remettre sur le droit chemin, son père l'avait alors envoyé reprendre ses études à New York. A peine arrivé, Max séchait déjà les cours, et se vantait de produire des films. Pourtant, entre ses discours et la réalité, la différence était cruelle. Après une décennie passée à dépenser inutilement l'argent de son père, Max ne comptait à son catalogue que deux

courts métrages aussi mauvais l'un que l'autre, et s'il avait une fois tenté de développer un long en misant sur un scénariste rencontré dans un cocktail, le projet n'avait jamais vu le jour. A trente deux ans, Max était plus un mondain qu'un producteur, et à force de vivre la nuit, il avait fini par se faire accepter dans ce milieu. A tel point qu'il était convié à toutes les soirées où il fallait être. Certes, sa tête d'ange et son accent de frenchy y étaient pour quelque chose. Mais en vérité, si Max était systématiquement invité dans ce genre de fêtes, il en avait pleinement conscience, c'était pour une toute autre raison.

5

Depuis son réveil, il n'avait cessé de transpirer, et son accoutrement le grattait affreusement. Privé de parole, de repères, et en quête d'identité, il se sentait extrêmement seul et désarmé. Mais au moment où une larme de désespoir s'échappa de son œil droit et vint couler le long de sa joue, une idée lui traversa l'esprit. Et si l'accident dont lui avait parlé le réanimateur l'avait rendu amnésique ? Après tout, c'était plausible. S'il avait été conduit jusqu'ici sous respiration artificielle, cela signifiait qu'il avait perdu connaissance à la suite du choc, et l'impact lui avait potentiellement causé un traumatisme crânien. Sa mémoire avait pu en être altérée. Sur le coup, il en fut presque soulagé. Mais ce sentiment laissa rapidement la place au vertige. S'il avait raison et que cette perte de mémoire s'avérait irréversible, il allait devoir partir à la recherche de son passé, et quel que soit son âge, la perspective de s'attaquer à cette immense tâche l'effrayait. Par ailleurs, s'il était vraiment amnésique, l'équation tout entière

n'était pas résolue pour autant. Pourquoi avait-il un corps de femme s'il se sentait homme ? A cette question, il n'avait pas le début d'une réponse, et le bon sens lui-même ne lui donnait aucun indice.

Une fois de plus le médecin l'interrompit dans ses réflexions.

– Prête à retrouver la parole ?

Son patient étant sevré de la ventilation artificielle, l'anesthésiste débrancha la sonde du respirateur. A l'aide d'une seringue, il dégonfla ensuite le ballonnet situé dans sa trachée et retira le tube.

– Et voilà le travail, poursuivit-il fier de lui. Alors comment vous sentez-vous ?

– Pas très bien. J'ai envie de vomir.

– Malheureusement, c'est fréquent après une extubation. Sinon ?

– Content de pouvoir reparler !

– Tant mieux ! Je vous laisse alors.

Mais au moment de quitter la pièce, il se retourna.

– Au fait j'oubliais, une des mes collègues psychologue devrait passer vous voir d'ici peu. Vous verrez elle est très sympa. Alors si vous avez la moindre question n'hésitez pas, elle est là pour ça.

Le réanimateur s'attarda une dernière fois sur son visage puis referma la porte derrière lui.

Alors qu'il se massait la gorge encore et encore pour s'assurer que la sonde et la gêne avaient bien

disparu, la phrase qu'il avait prononcée résonnait dans sa tête comme un écho. Content de pouvoir reparler ! Content de pouvoir reparler ! Content de pouvoir reparler...

Indiscutablement, quelque chose clochait, mais il ne savait pas quoi. Lorsque l'évidence lui sauta aux yeux. Cette fois-ci, la boucle était bouclée. Après le corps d'une femme, il en avait la voix.

6

A quarante-neufs ans Stanley Edwards était à la tête du plus gros cabinet de droit pénal de la côte est des Etats Unis d'Amérique. Après plus de vingt années passées à plaider au barreau de New York, ce petit rouquin à la silhouette filiforme et aux costumes trois pièces dernier cri ne comptait pas que des amis à Washington. Spécialiste des causes indéfendables, Edwards avait en effet agacé nombre de membres du Congrès, les plus conservateurs d'entre eux voyant dans ses succès aux assises autant de motifs de jeter le discrédit sur la justice de leur pays. Mais à vrai dire, le qu'en dira-t-on politicien, il s'en fichait. Le droit n'étant pas la morale, faire acquitter la pire des ordures pour vice de procédure ne lui posait aucun problème. Gagner ses procès. Voilà ce qui lui importait. Et d'ailleurs, il ne s'en cachait pas, plus ceux-ci s'avéraient perdus d'avance, plus il aimait cela. Non seulement parce que ce genre de cas le mettait automatiquement sur le devant de la scène – et ça

c'était bon pour son cabinet – mais encore parce que ces journées d'audience lui procuraient de telles montées d'adrénaline qu'il se sentait tout puissant.

En ce matin de janvier, lorsque son chauffeur le déposa devant le trois cent quarante six Broadway Avenue, c'est précisément le sentiment qui l'envahît. Malgré le froid sec et glaçant, de nombreux journalistes l'attendaient devant les portes du palais de justice pour recueillir ses impressions avant que le juge Fisher ne rende son verdict. A peine sorti de la limousine, pour calmer l'impatiente meute, il devança les premières questions sous le crépitement des flashes :

– Comme vous le savez, j'ai toujours eu foi en la justice de notre pays. Aujourd'hui encore, j'y crois plus que jamais. Mon client est innocent. Je n'ai donc aucun doute sur le fait qu'il sera acquitté. Voilà ! Je vous remercie.

Puis, à l'aide de ses gardes du corps, il se fraya un passage jusqu'à l'entrée de la cour, et disparut du champ des caméras.

Bernard Colon avait la tête parfaite de l'emploi. Pas loin du mètre quatre-vingt-dix, une carrure de rugbyman, la voix qui porte, l'humour pénible, le rire gras, et un complexe de supériorité flagrant. En résumé, toutes les qualités requises pour occuper sa fonction : directeur commercial au sein de la F.G.U., une société de gestion de placements immobiliers. A ce titre, il lui revenait d'une part, de vanter les mérites des produits de l'établissement auprès de conseillers en gestion de patrimoine indépendants basés en province afin que ceux-ci les proposent à leurs clients, et d'autre part, de superviser une équipe de conseillers commerciaux dédiés au placement de ces mêmes solutions d'épargne directement auprès des clients de la société habitant la région parisienne grâce aux fichiers que celle-ci mettait à leur disposition. Il avait donc de grosses responsabilités, et pour les assumer, il devait constamment jongler entre ses déplacements en province et ses impératifs à Paris.

Et lorsqu'il était au bureau, chacun des conseillers commerciaux composant son équipe le savait, il valait mieux être en rendez-vous à l'extérieur avec un prospect. Non seulement, parce qu'armé de son petit peton de quarante-huit, Colon avait la fâcheuse tendance à leur botter le cul dès que, pour son plus grand plaisir, l'un d'entre eux avait sans le savoir le malheur de lui tourner le dos dans une pièce ou un couloir, mais aussi et surtout, parce que s'ils n'en obtenaient pas un nombre suffisant dans la même semaine, ils avaient droit à un cours particulier dans son bureau sur les techniques permettant d'en prendre davantage. S'en suivait alors un exercice pénible qui, en plus de courber l'échine tout au long de l'entretien, consistait à dodeliner régulièrement de la tête pour lui montrer qu'ils avaient compris, qu'ils lui étaient redevables, et que bien évidemment, il était le plus intelligent et le plus fort. Toutefois, le mercredi matin faisait exception à la règle. Colon étant très souvent en province les deux premiers jours de la semaine, cette case était inexorablement réservée à la réunion commerciale hebdomadaire. La présence de chacun était donc requise, et il mettait un poing d'honneur à ce qu'aucun de ses champions, comme il les appelait fièrement, malade ou pas, n'y échappe.

Malgré le vilain virus qui l'avait cloué au lit ces trois derniers jours, Julien Berthier était donc présent en cette matinée du mercredi huit juin deux mille onze. Et lorsqu'il s'assit à la place qui lui était